

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

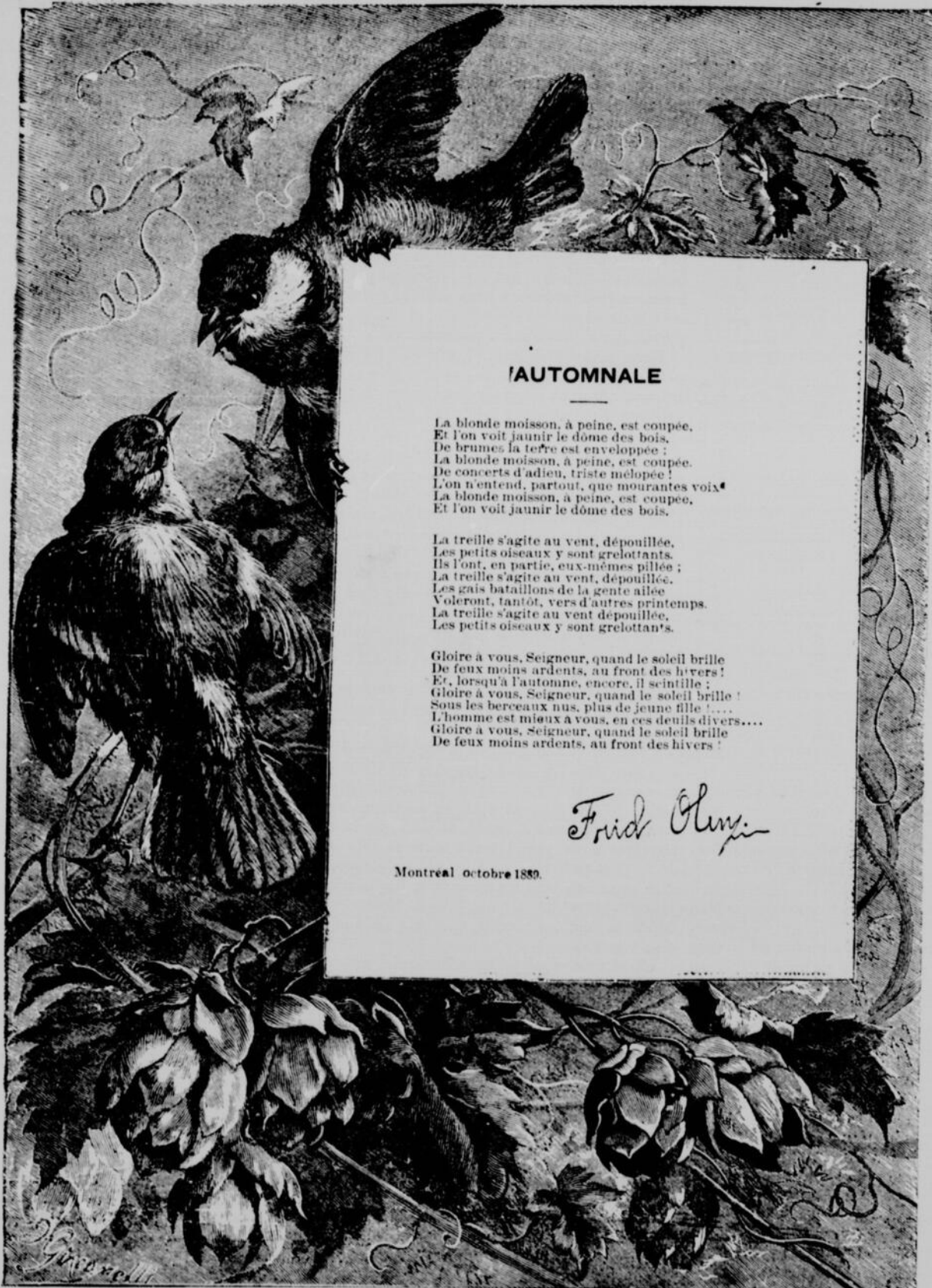
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 234 — SAMEDI, 12 OCTOBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'AUTOMNALE

La blonde moisson, à peine, est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois,
De brumes la terre est enveloppée ;
La blonde moisson, à peine, est coupée,
De concerts d'adieu, triste mélodie !
L'on n'entend, partout, que mourantes voix !
La blonde moisson, à peine, est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois.

La treille s'agite au vent, dépourvue,
Les petits oiseaux y sont grelottants,
Ils l'ont, en partie, eux-mêmes pillée ;
La treille s'agite au vent, dépourvue,
Les gais bataillons de la gente ailée
Voleront, tantôt, vers d'autres printemps,
La treille s'agite au vent dépourvue,
Les petits oiseaux y sont grelottants.

Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers !
Et, lorsqu'à l'automne, encore, il scintille ;
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille !
Sous les berceaux nus, plus de jeune fille !
L'homme est mieux à vous, en ces deuils divers....
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers !

Fridt Gluy

Montréal octobre 1889.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1889

SOMMAIRE

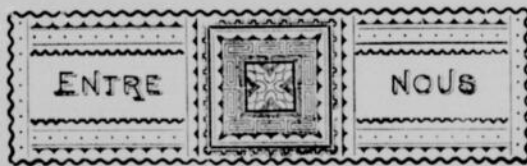
TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—La première galerie de la tour Eiffel.—Poésie : La feuille morte, par Lorenzo.—Ça fait peur aux oiseaux, par Chs-M. Ducharme.—Pour les pauvres, par J. V. P du Sault.—Les victimes du devoir : (avec gravure) par le vicomte E.-M. de Vogüé.—Étymologies, par H. Servadee.—Revue générale, par G.-A. Dumond.—En fumant, par Raoul Renaud.—Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Notes historiques.—Résidence de M. D. Girouard M. P.—Primes du mois de septembre.—Carnet de la cuisinière.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Automate, poésie avec encadrement, par Frid Olin.—"Quatre-Vents," résidence de campagne de M. Désirée Girouard, C. R., M. P.—Vue de la première galerie de la Tour Eiffel.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



** Un homme qui fait beaucoup parler de lui depuis un mois est l'acrobate Peynaud, qui passe son temps et gagne sa vie à chercher à se tuer, en sautant d'une tour haute de cent cinquante pieds, au grand ébahissement des hommes politiques de tous les pays qui font des culbutes d'un autre genre.

Peynaud est le plus grand sauteur du monde, à part le général Boulanger peut être.

Ce singulier type avait proposé de sauter du haut de la Tour Eiffel, mais les directeurs de l'exposition ont de si singulières idées qu'ils ont repoussé l'offre gracieuse qui leur était faite.

Comment voulez-vous que la France puisse être heureuse avec des gens comme ceux qui la gouvernent, et qui ne permettent pas à un fou de se tuer quand l'envie lui en prend ? Et on appelle cela un pays libre ?

Si les boulangistes avaient connu ce détail, ils l'auraient certainement exploité en faveur de leurs candidats ; mais on ne pense pas à tout.

Peynaud est un malade qu'il faut classer parmi les maniaques qui sautent le Niagara dans des tonneaux ou qui traversent à la nage les tourbillons de la chute.

On l'a dit mort, l'autre jour, mais cette nouvelle a été démentie, mais elle sera vraie un de ces quatre matins, on l'enterrera et on n'y pensera plus.

Ce n'est certes pas moi qui irai verser un pleur sur sa tombe.

** Un mot de la France est toujours à sa place.

La plupart des ennemis de notre mère-patrie se complaisent à la représenter comme appauvrie et toujours sur le point de faire banqueroute, mais ces faits sont contre eux.

À la fin de l'empire, en un temps que l'on représente volontiers comme une époque de grande prospérité, les dépôts des caisses d'épargne s'élevaient à \$115 millions, et le nombre des livrets à 1,845,000.

De 1870 à 1878, le nombre des livrets a monté à 3,173,000 et le capital des dépôts à \$202 millions. Enfin, en 1889, les sommes déposées se montent à \$420 millions, et le nombre des livrets à 6,492,000.

Il résulte de ces chiffres que l'on compte six millions et demi de Français,—le sixième de la population totale,—qui économisent sur leurs salaires pour mettre leur vieillesse à l'abri du besoin. Un Français sur six, en 1889, met à la caisse d'épargne, au lieu d'un Français sur trente-six, il y a vingt ans.

Et cependant, ce ne sont pas les riches qui mettent à la caisse d'épargne, ce sont les besogneux, les petits employés, les artisans, les domestiques, et c'est justement parce que chaque Français fait des économies, que la France est le pays le plus riche du monde. Cette division de la richesse, fait la force de nos cousins d'outre-mer.

Quelqu'un me disait dernièrement que si la guerre avec l'Allemagne éclatait demain, la France se trouverait très embarrassée, attendu, ajoutait-il, que la plupart des valeurs françaises se trouvent entre les mains de juifs allemands, mais c'est là une grande erreur.

En supposant que le fait que les détenteurs des valeurs françaises soient allemands—ce qui n'est pas du tout prouvé, ces mêmes juifs, qui sont hommes d'affaires avant tout, n'iraient pas sacrifier leurs propres intérêts à ceux de leur patrie d'occasion (leur caractère s'y refuse), et ils prêteraient plutôt aux riches qu'aux pauvres.

Mais je vais plus loin, et, mettant les choses au pire, il est certain que les petits, les pauvres, en France, auraient assez d'argent pour en prêter au gouvernement, comme cela s'est déjà vu en 1873.

** Le secret de cette richesse incroyable est contenu dans ces deux mots : travail et économie.

De ces mots nous connaissons bien la signification du premier, car nous travaillons, mais savons-nous exactement mettre le second en pratique ?

On l'a déjà dit à satiété, nous dépensons beaucoup et nos comptes avec la banque n'augmentent guère. Il semble même que nous ayons à cœur de dépenser ponctuellement et aussi vite que possible l'argent que nous gagnons. Demain et son cortège d'événements imprévus n'existent plus.

Du haut en bas de la société, il en est ainsi ; il faut paraître, être bien mis, aller dans le monde, se faire voiturier à chaque instant et toujours dépenser.

Et notez que le goût de la dépense se développe très vite chez les étrangers, chez les Français eux-mêmes quand ils ont vécu quelque temps en Canada. C'est un mal très agréable, mais ce mal étrange finit avec la santé, et sitôt que la maladie physique nous prend, nous sommes très ennuyés de ne plus pouvoir satisfaire ses exigences.

À première vue, les étrangers, les touristes qui visitent notre pays nous croient très riches, nos dépenses motivent cette opinion, mais la désillusion vient vite.

Un simple employé canadien qui a mille piastres de traitement se croirait déshonoré s'il fumait des cigares coûtant moins de dix cents, en France, un homme riche ayant des revenus et du bien au soleil, se permettra plus souvent des petits Bordeaux à un sou qu'un Londrès à dix sous, et jamais, au grand jamais, il ne dépassera cette limite.

Au restaurant, tout est cher, les boissons sont d'un prix excessif, mais cela ne vous empêche pas d'en user grassement, et de payer des rondes qui représentent parfois la moitié du gain d'une journée.

Je fais comme les autres, me direz-vous, c'est malheureusement et souvent trop vrai, mais connaissant cette plaie de notre genre de vie, c'est pour cela que je puis en parler, et nous conseiller, entre nous, de nous corriger.

Les centaines de millions que les Français mettent à la caisse d'épargne sont le produit des économies quotidiennes, de bouts de chandelles, si vous le voulez, mais qui forment la véritable richesse du pays.

Le luxe prend chaque jour des proportions alarmantes ; ma bonne porte un chapeau d'une bonne faiseuse, qui lui coûte un mois de ses gages ; il lui faut deux autres mois pour s'acheter une robe, quand elle pourrait en avoir six pour le même prix ; mais elle n'a qu'une toilette qui se met facilement dans un essuie-mains, et ses frais de déménagement—et Dieu sait si les servantes déménagent souvent—ne lui coûtent jamais bien cher.

J'en pourrais dire long sur ce chapitre, mais je crains de prêcher dans le désert, et de ne pas arriver à me corriger moi-même.

Mieux vaut n'en pas trop parler, et faire croire à nos visiteurs que nous sommes tous des petits Crésus.

** Colonnier, dans une autre partie du journal, vous donne des détails très intéressants sur l'exposition de Paris, mais je ne crois pas qu'il ait signalé le suivant.

Au musée rétrospectif figure une pièce des plus curieuses, vieille de plus de mille ans.

À la suite d'une victoire éclatante, Charlemagne fit don à vingt-quatre abbayes différentes d'autant de reliquaires représentant, chacun d'eux, une lettre de l'Alphabet : la lettre A échut à l'abbaye de Conques, en Auvergne ; la tourmente révolutionnaire laissa intact le trésor de Conques, et c'est cette humble localité, au nom presque inconnu, qui vient enrichir l'exposition rétrospective d'une foule de pièces très précieuses.

En premier lieu figure l'A de Charlemagne qui a traversé près de onze siècles pour nous apprendre ce qu'était l'art chez nos aïeux à cette époque.

** Ceci vient de se passer en... Mésopotamie.

Le ministre des finances, voulant se rendre compte par lui-même des bienfaits du système protecteur qui vient d'être établi dans le pays, parcourt les principaux centres industriels et demande des renseignements.

Partout on lui dit que les affaires ne vont pas, que les ouvriers sont forcés de chômer la moitié du temps, que la ruine approche, etc., etc.

Enfin il arrive chez un fabricant de valises. —Et chez vous, comment cela va-t-il ? êtes-vous satisfait de la protection ?

—Très bien, monsieur le ministre, jamais je n'ai fait autant d'affaires que sous le nouveau tarif.

—Expliquez-moi cela, je vous prie ? tous les autres industriels se plaignent.

—Oh ! c'est bien simple. Chez eux, rien ne marche, et chacun m'achète une valise pour filer au plus vite au pays voisins.

Exit, le ministre.

LA 1ÈRE GALERIE DE LA TOUR EIFFEL

(Voir gravure)

Sur la première plateforme de la Tour Eiffel sont établis, ainsi que nous l'avons déjà dit, des restaurants magnifiques où les visiteurs peuvent se rafraîchir à l'aise en contemplant le splendide panorama de la ville de Paris et de ses environs.

Cette plateforme est ornée à la base d'une frise où sont inscrits, sur les quatre faces et en énormes lettres d'or, les noms des Français célèbres de ce siècle qui ont le plus contribué à l'avancement des sciences.

Tout autour de cette frise se trouve une galerie à arcades, qui fait également le tour de l'édifice. Cette galerie se trouve six pieds plus bas que le plancher même de la plateforme, afin que les promeneurs ne gênent pas la vue des autres visiteurs attablés dans les restaurants.

C'est cette délicieuse galerie que représente notre gravure d'après une photographie instantanée de notre confrère du *Scientific American*.

Une galerie semblable se trouve également au deuxième étage.



LA FEUILLE MORTE

A MON AMI WILFRID P.

Hélas ! tout est bien sombre au sein de la nature.
Tout a changé, tout a vieilli,
L'oiseau ne trouve plus, perché dans la ramure,
Son trésor, son doux nid.

Plus de ces chants joyeux qu'entonnait la fauvette
Jouant dans le creux des vallons,
Plus d'éclat, plus de bruit, la nature muette
N'a plus de ses chansons.

Des pieds foulent encor la forêt dépeuplée,
Des cœurs vont encore y rêver,
Mais personne ne dort sous l'épaisse feuille,
Personne n'y va chanter.

Chanter ! quand tout se meurt à travers le silence,
Quand la feuille échappe au rameau,
Quand le sol tout humide oubliant la clémence
N'est qu'un vaste tombeau.

Ami, dont le regard a le feu du poète,
Oh ! dis-le moi, tu veux parler,
Eh bien ! vois cette feuille, elle meurt et répète
Que tu dois soupérer.

Cette feuille qui tombe est ta vivante image,
Presque toujours tu suis son sort ;
Le printemps, elle naît, tu gardes son langage
Et tu ris de la mort.

L'été, quand elle brille au milieu du feuillage,
Elle t'enseigne la gaîté,
Et quand tu vas t'asseoir sous son gracieux ombrage,
Alors, tu ne peux que chanter.

Mais, arrive l'automne et ses plumes glaciales,
Arrive le froid aquilon,
Tout, au fond des forêts, prend teintes sépulchrales,
Tout va dormir dans le vallon.

Et ton front se brunit, ami qui tiens la lyre,
Tu t'avances d'un pas errant ;
Hélas ! la feuille est morte et ton grand cœur soupire
Avec la voix du vent.

St-André d'Agenteuil, octobre 1889.

LORENZO.

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX

Voulez-vous composer une chansonnette-perle, une chansonnette qui fasse fureur et qui devienne un succès au salon ?

Prenez une naïveté, mettez-là avec quelques rimes médiocres dans un moule à strophes, passez le tout quelques instants au feu de votre imagination, puis retirez et servez chaud au public.

C'est infaillible, il faut que cela fasse le tour du monde !

La chansonnette de M. P***, dans l'opérette *Bredouille*, a dû voir le jour de cette façon.

On ne saurait, en effet, s'expliquer autrement sa vogue, car son seul mérite consiste dans une simple naïveté de résistance, le refrain :

Ça fait peur aux oiseaux !

Tout le reste n'est que du remplissage cousu de fil blanc.

M. P*** prétend faire pâmer le public sur les confidences de deux amoureux, et il ne peut en produire qu'un seul, M. Lisandre ; sa compagne, que nous nommerons pour la circonstance Mlle Naïva, n'aime que les oiseaux, mais les petits seulement, pas les gros... comme Lisandre !

Puis, cette Naïva que l'auteur veut faire poser comme un modèle de simplicité grotesque et de naïveté colossale, n'est en réalité qu'une rusée com-mère qui voit parfaitement clair dans son jeu.

Conséquemment, la naïveté qu'on met sur ses lèvres ne lui sied pas plus qu'un bonnet de tam-bour-major, sur la tête d'un pygmée.

Mais arrivons aux preuves. C'est Naïva qui parle :

Ne parlez pas tant, Lisandre,
Quand nous tendons nos filets,
Les oiseaux vont vous entendre
Et s'enfuiront des bosquets.

Vous voyez ? cela perçe déjà. Elle trouve que Lisandre parle trop ! Si elle était naïve et si elle aimait véritablement l'oiseleur, comme l'auteur cherche à le faire croire, elle cueillerait plutôt ses paroles comme des perles d'or, des gouttelettes de

miel ou de sirop d'érable, et elle ne lui dirait pas de se taire.

Aimez-moi sans me le dire,
A quoi bon tous ces grands mots ?

Son indifférence s'accuse davantage. " Mes re-buffades ne vous font rien, M. Lisandre, eh bien, puisque vous y tenez tant, aimez-moi, mais aimez-moi sans me le dire, car comme je ne vous aime pas, vos grands mots sont bien mieux dans votre for intérieur." Mais quels sont ces grands mots ? Les mots *ange*, *cœur* et *pleur* probablement, puis-que dans le dictionnaire des amoureux il paraît que ce sont les plus grands !

Calmez ce bruyant délire.

Pauvre Lisandre ! Naïva veut absolument qu'il ait le délire maintenant, et pas un délire ordinaire... un délire *bruyant*, s'il vous plaît, vous comprenez, quelque chose comme le simoun d'Afrique ou comme les eaux neigeuses des chutes Niagara. Il pouvait bien l'appeler cruelle.

Bon ! vous m'appellez cruelle,
Vraiment, vous perdez l'esprit !

Il y a assez de ce *bon !* pour effaroucher tous les oiseaux passés, présents et futurs. M. P*** peut en prendre note, s'il tient aux bonnes grâces de Mlle Naïva.

Elle n'est pas tendre, son héroïne, Lisandre sort à peine de son délire qu'elle cherche à lui faire perdre le peu d'esprit qui lui reste. S'il ne finit pas sa carrière d'oiseleur à Beauport ou à la Longue-Pointe, il aura de la chance.

Vous me croyez infidèle...
Ne faites pas tant de bruit.

Dans vos intervalles lucides, vous péchez contre l'étiquette, M. Lisandre. On ne doit jamais prononcer le mot *infidèle* en vain, et encore moins le répéter d'une voix de tonnerre à tous les échos d'alentour, surtout quand on s'adresse à Mlle Naïva, qui, tout en aimant les oiseaux, les petits, peut bien avoir un amant qui écoute, là, tout près, dans les bosquets.

Quoi ! vous parlez de vous pendre
Aux branches de ces ormeaux ;
Mais vous savez bien, Lisandre,
Que ça fait peur aux oiseaux.

Comme elle l'aime ! Si elle n'avait pas besoin de plumes pour garnir son chapeau, je parie qu'elle n'aurait aucune objection à tirer elle-même sur la corde. Mais Lisandre est-il sérieux ? Veut-il réellement se pendre ? Pourquoi pas. Croyez-vous que ces branches d'ormeaux ne soient là que pour la rime ! Lisandre sait bien ce qu'il fait, une branche d'ormeau ou mieux une tige d'ormeau—l'auteur me *branche* par hyperbole—c'est bien plus flexible qu'une poutre, qu'une branche d'érable ou de bouleau, et, comme il n'a été nullement question de la dimension de l'arbuste, qui vous dit que Lisandre n'a pas en vue un ormeau de six pouces de hauteur !!!

Vous tenez ma main, Lisandre
Comment puis-je vous aider ?

En quoi Naïva peut-elle aider Lisandre ! Mystère ! M. P*** vous auriez dû demander à M. Badger une lampe incandescente pour éclairer ce point obscur de votre chansonnette. En vous faisant passer pour un électeur du quartier Saint-Antoine, vous auriez eu votre luminaire à l'instant *par le câble transatlantique*. Qui sait ! Lisandre demandait peut-être à Naïva de l'aider à se hisser sur son ormeau de six pouces !

Il faudrait à vous entendre
Vous accorder un baiser.
Ah ! prenez en deux bien vite
Et retournez aux pipeaux.

Enfin, Naïva a trouvé un moyen de se débarrasser de Lisandre. Il lui demande un baiser, elle lui en donne deux, non par amour, mais par politique. En ne lui en accordant qu'un, il en aurait demandé un deuxième et peut-être un troisième ; en lui en laissant deux tout de suite avec l'excellente recommandation de ne pas les allonger, et de les prendre *bien vite*, elle sauve du temps et des oiseaux. Et de crainte que Lisandre s'y méprenne encore, elle s'empresse d'ajouter : *Retournez aux pipeaux*, en d'autres termes : " Allez vous promener," ou en bon canadien : " Allez au balai, M. Lisandre ! " On ne saurait éconduire un galant plus sommairement.

Et l'auteur voudrait nous faire croire, après cela, que celle qui traite Lisandre de bavard, de

pas d'esprit, et qui l'envoie ainsi se promener, est une naïve ! et que son refrain d'occasion lui va comme son gant !

Passez, l'ami, on connaît votre recette.

Vous avez mis une naïveté, quelques rimes et un rouleau de fil blanc dans un moule à strophes, et au feu de votre imagination, on a vu naître cette chansonnette perle que soprani et ténors roucoulaient sans cesse dans nos salons, au grand scandale des parnassiens.

Vraiment et sans calembourg,

Ça fait peur aux oiseaux !

J. P. V. Du Sault.

POUR LES PAUVRES

Voici revenir déjà les jours tristes et sombres de l'automne. Les arbres de nos forêts ont revêtu, pour quelques jours seulement, leur manteau de pourpre et d'or. Les champs, dépouillés de leur moisson, sont nus et déserts. Les oiseaux, ces charmants hôtes de nos campagnes, se dirigent, comme à regret, vers d'autres cieux. La nature épuisée se prépare au sommeil hibernant et va bientôt se draper dans sa blanche parure pour ne se réveiller qu'après six longs mois. Nos lacs, nos rivières, nos grands fleuves même vont se solidifier sous l'action d'un froid sibérien.

La froide misère, avec son cortège de souffrances, va venir s'installer sous l'humble toit qui abrite les déshérités de cette vie. Hélas ! qu'ils sont nombreux, dans nos grandes villes, ceux qui souffrent durant la saison d'hiver ! Que de pauvres honteux n'ayant point le strict nécessaire, tandis que le riche vit dans l'abondance ! Que de sombres drames et que de larmes dans le galetas sans feu du misérable, tandis que la demeure confortable de l'opulent retentit des accents du plaisir !

Pour un grand nombre de travailleurs l'été a été loin d'être productif, car à peine leur a-t-il été possible de pourvoir aux besoins de leur famille, pendant cette saison ; et voilà l'hiver qui les surprend sans provisions, sans chauffage, ayant à peine de quoi se couvrir. Et puis, combien de veuves infortunées s'épuisent, par un travail peu rémunérateur et au-dessus de leurs forces, pour donner à leurs petits enfants juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Combien de malheureux vieillards, vivent solitaires dans de misérables taudis, n'ayant personne pour soutenir leurs pas chancelants, point de feu pour réchauffer leurs membres engourdis, souvent point de pain pour soutenir leur misérable existence !

O vous tous ! qui vivez dans l'abondance, sans souci du lendemain, n'oubliez point ceux qui souffrent à vos côtés si vous voulez que Dieu bénisse votre famille et vos entreprises ! N'attendez pas qu'ils viennent frapper à votre porte et s'agenouiller, sur votre seuil de pierre, pour demander assistance, mais recherchez les, car les plus malheureux cachent souvent leur détresse. Faites renaître l'espérance dans leurs cœurs, adoucissez leurs peines, séchez leurs larmes. Que l'orphelin trouve en vous un père, le pauvre un soutien, le vieillard un appui et des consolations pour embellir le soir de sa vie.

" Donnez ! Il vient un temps où la terre nous laisse ;
Nos aumônes, la haut vous font une richesse ;
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glaçent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un oeil moins jaloux.

J. P. V. DU SAULT.

Bordeaux, 2 octobre 1889.

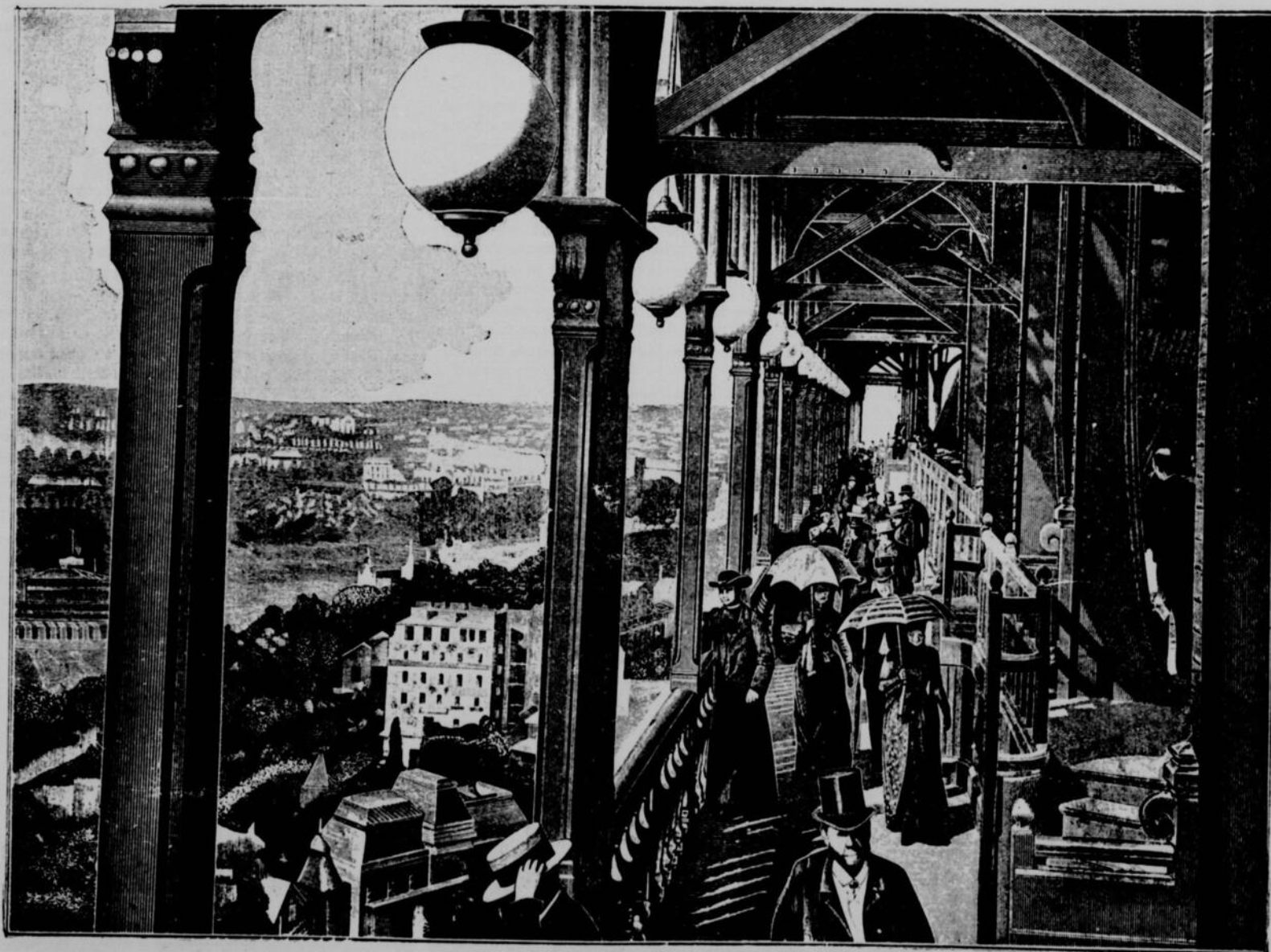
Nous sommes nés pour vivre en commun ; notre société est une voûte de pierres liées ensemble qui tomberait si l'une ne soutenait l'autre.—SÉNÉQUE

La sur l'album d'un sceptique :

" Les yeux de la femme qui pleure, la bouche de la femme qui rit, ô les délicieuses écrivains... de perles fausses ! "



"QUATRE-VENTS" — DORVAL
Résidence de campagne de M. Désiré Girouard, C.R., M.P.—Gravure par Armstrong



LA PREMIÈRE GALERIE DE LA TOUR EIFFEL

LES VICTIMES DU DEVOIR

SOUVENIR DE MER

Le *Tanaïs*, des Messageries maritimes, doublait le cap Matapan. Nous avions eu une belle journée, mais comme nous approchions du golfe de Coran, le temps s'était gâté. Les sautes de vent sont fréquentes sur cette pointe de la Grèce où se rencontrent les courants de trois mers, brisés par les promontoires de la Morée qui les séparent. Il est rare de retrouver dans la mer Egée le calme qu'on a laissé dans l'Adriatique, et réciproquement. Ce soir-là, le grain venait sur nous du canal de Cérigo. La nuit tombait, l'eau était grise et colère, le ciel opaque et triste. Du côté de la terre, que nous rangions de près, la haute masse du Taygète fermait l'horizon de sa muraille noire ; du côté de l'espace qui fuit vers l'Égypte, le vent et la mer arrivaient à grand bruit. Des paquets de brises faisaient rage dans la mâture et gémissaient dans les claires-voies, la membrure du bateau rendait ces craquements profonds, première plainte du navire qui va souffrir des coups de lames. Le *Tanaïs* se comportait vaillamment ; il poursuivait, sans ralentir, cette route où les vagues grossissantes jetaient devant lui des montagnes mobiles et de brusques précipices. Je ne sais pas de spectacle plus superbe et plus moral que ces courses de nuit d'un grand vaisseau sur la mauvaise mer. L'énorme machine, qui semblait si puissante au jour et sur les eaux calmes, paraît alors ce qu'elle est vraiment, un point ridicule qui passe dans l'immensité éternellement agitée ; vue sur le ciel obscur, ces mâts ployants, ces haubans agrès ont des gestes de bras suppliants et effarés ; la coque chancelle éperdue à la fantaisie des grandes vagues, comme une paume que ces monstres se rejettent en jouant. Et pourtant on sait bien que les hommes ont mis dans cette frêle chose une âme courageuse, une volonté intelligente, supérieure aux caprices des éléments ; c'est un organisme humain ; il a ses membres et ses ressorts assemblés pour lutter ; il porte au cœur son foyer ardent ; il a même un cerveau, la boîte de cuivre où tremble l'aiguille de la boussole, fixe et sagace comme la pensée guidant au but de ce corps en péril.

Elle se maintient, elle avance, la brave petite pensée, contre ces formidables barres de houle qui montent de l'horizon ; il en vient de très loin et de partout, de Sicile, d'Afrique, de Syrie et de l'Archipel ; on croit qu'elles vont tout anéantir sous leur nombre, leur violence et leur vacarme ; le monde semble abandonné dans l'épouvante de la nuit à cette fureur stupide. Mais ce sont des forces aveugles et folles, elles naissent et meurent vite, elles ne savent pas s'unir et vouloir ; la petite pensée persiste, elle les tourne avec adresse, les laisse mourir inutiles et continue de courir où elle sait. C'est en raccourci le drame perpétuel de l'univers, la lutte intelligente de l'esprit humain contre l'esprit désordonné de la nature. Nulle part on ne le voit si bien, parce qu'ici l'homme a passé toute son âme à l'œuvre sortie de ses mains, à ce vaisseau construit par des savants, conduit par de braves gens à la

mer ! Le soir dont je me souviens, on me conta un trait de l'un d'eux.

J'étais redescendu dans le salon ; quelques passagers solides s'y trouvaient réunis autour du docteur et de l'agent des postes, qui jouaient aux échecs. Le commandant, M. de B..., quitta un instant la dunette et vint nous rejoindre ; il déposa son caban trempé de pluie et d'embrun de mer, demanda un verre de punch et se mêla à la conversation. Comme toujours, en pareil cas, on parlait naufrages et sinistres. L'agent des postes faisait frissonner les dames avec des plaisanteries d'un goût douteux.

Quand M. de B... s'assit près de nous, une jeune femme, déjà effrayée par l'agent des postes et désireuse de s'effrayer davantage, ce qui est une volupté, lui demanda de raconter quelque incident dramatique de ses vingt-cinq ans de navigation. Il sourit et haussa légèrement les épaules comme un vieux sceptique à qui ses enfants demandent une histoire de revenants.

Après un instant de silence et d'hésitation—on

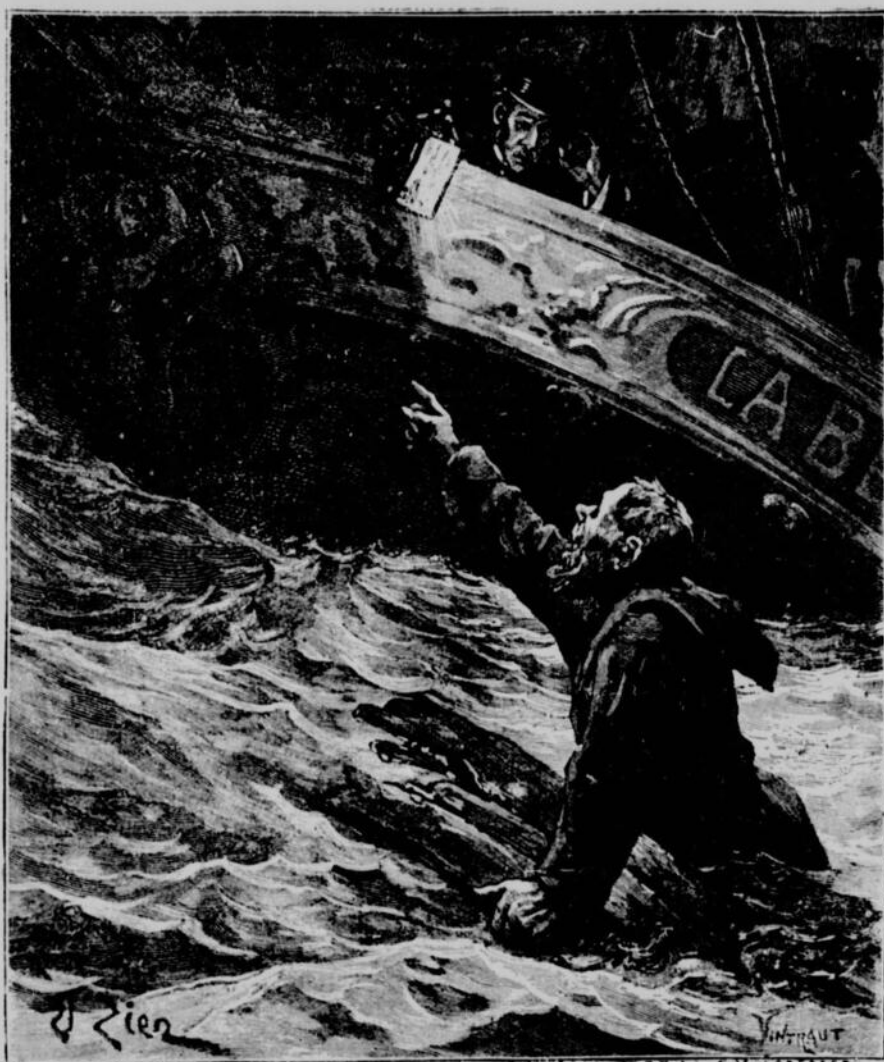
de l'année ; il devait succéder à son beau-père, un pêcheur de Plougoëc qui avait trois barques à lui, et on le considérait comme un gros monsieur dans l'entrepont. C'était d'ailleurs un de nos bons matelots ; s'il avait su lire et écrire, il eût été depuis longtemps premier maître.

“ Nous eûmes une traversée superbe jusqu'aux îles ; en entrant dans les Caraïbes, la mer devint moins maniable, et, entre la Guadeloupe et la Désirade, nous fûmes assaillis par un coup de vent du nord-est. La nuit venue, le chenal était noir comme une grande gueule de four, les rafales inégales fatiguaient la voilure et souffletaient le bâtiment, qui avait grand-peine à tenir sa route. Enfin une vraie boîte de perruquier. J'étais de quart ; l'une après l'autre, je fis carguer toutes nos voiles, ne gardant que les bonnettes.—Au tournant du cap Saint-Pierre, pour éviter les récifs qui s'avancent assez loin de ce côté, il fallut ouvrir un angle plus considérable avec le vent, qui enforçait à chaque minute. Au premier coup de barre, deux grosses lames balayèrent le pont ; mon bateau tituba comme un ivrogne et pencha de façon que la lisse de tribord vint presque toucher l'eau. Je vis qu'il fallait encore ôter de la toile, je donnai mes ordres au quartier-maître, qui siffla aux gabiers.—Quand il eut transmis le commandement, personne ne bougea. Il s'agissait de grimper dans les perroquets, c'est-à-dire d'aller se promener sur une vergue qui décrivait à ce moment-là un arc d'une amplitude de 90 degrés. Un second coup de sifflet retentit ; les hommes semblaient cloués au pont. Furieux, je sautai d'un bond au bas de la passerelle, et interpellant mes matelots : “ Ça ! leur dis-je, depuis quand les hommes de la *Belligueuse* ont-ils peur de monter aux mâts ? ”

“ Alors, mon gabier de Plougoëc s'avança vers l'échelle de cordes, de ce pas lourd et traînant qu'on prend sur nos planches, en grommelant dans sa barbe : “ Minute, mon capitaine, on y va, on y va ”. Et, étreignant les nœuds de ses grosses mains, il commença de gravir lentement les échelons, que le vent secouait et faisait claquer contre les agrès.

“ Nous le regardions monter. Le vent, qui gonflait sa vareuse comme une voile, l'arrachait tour à tour et le plaquait contre l'échelle. Quand il parvint à se hisser dans la hune, la nuit était si noire que nous ne le distinguions plus. Nous vîmes seulement son ombre passer devant le feu de vigie. Un instant après, tandis que je me retournais pour indiquer la manœuvre, ma voix fut couverte par le

bruit sec d'une pièce de bois qui casse, suivi, à trois secondes, par le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. “ Un homme à la mer ! ”, cria-t-on de l'avant. Instinctivement, je donnai ordre au timonier de virer de bord et je commandai un canot ; les matelots s'élançèrent aux portemanteaux ; mais, à peine descendue de quelques pieds, l'embarcation saisie par le vent, leur arracha les amarres des mains, vint se briser sur les canons de la frégate et tomba en pièces à la mer. Cependant le bâtiment, obéissant au gouvernail, faisait un quart de conversion et se présentait au vent par le travers ; les voiles, brusquement masquées, comme nous disons, s'affaîsèrent le long des mâts, nous laissant sans défense contre les vagues qui nous portaient à la côte. J'avais fait prévenir le commandant ; il arriva, suivi des autres officiers ; je le mis au fait en trois mots, lui montrant le ga-



Capitaine ! l'étai du mât a cassé. — Page 190, col. 1

eût dit qu'il luttait contre un mauvais souvenir—le commandant s'écria :

“ Tenez, on nous apprend au collège les mots à effet des Grecs et des Romains ; eh bien ! nous avons laissé aux Caraïbes, par une nuit comme celle-ci, un pauvre diable qui valait tous ces farceurs de l'antiquité. Écoutez plutôt.”

Et il nous fit ce récit, que je rapporte textuellement, pour ne lui rien ôter de sa simplicité et de sa rude saveur de mer. Je ne le mets pas en doute, ces gens-là ont vu si grand et si terrible qu'ils n'ont pas besoin d'inventer :

“ En 18..., la *Belligueuse* appareille à Cherbourg pour aller rallier la croisière des Antilles. J'étais lieutenant en second ; j'avais dans mes gabiers un homme de Plougoëc, qui venait de se marier en congé. Rembarqué avec nous pour racher son temps, il attendait sa libération à la fin

REVUE GÉNÉRALE

EN FUMANT

bier cramponné à une pièce du canot et roulé par les lames.

« Messieurs, nous dit notre chef, le temps presse. Vous savez qu'en pareil cas c'est au conseil du bord à prononcer sur le sort d'un homme. Peut-on essayer de sauver ce malheureux sans risquer de perdre le bâtiment ? Que ceux qui sont pour l'affirmative lèvent la main : et pour Dieu faisons vite ! » Nous étions groupés sous un des fanaux, immobiles ; l'équipage était rangé autour de nous, attendant la décision suprême. Et je vous jure que si c'eût été midi, on eût vu bien des gailards, qui étaient de vieux loups de mer cependant, aussi pâles qu'une Anglaise qui traverse la Manche. Nous inspectâmes d'un coup d'œil rapide le navire, l'horizon, la direction des vagues, la ligne noire des côtes à quelques encablures ; nous courions grand train sur ces rochers. Chacun hochait tristement la tête, mais pas une main ne se leva. Alors le commandant, d'une voix un peu voilée et s'adressant à l'équipage : « A l'unanimité et sur notre conscience, nous déclarons que nous ne pouvons rien pour sauver cet homme. Que Dieu lui fasse grâce ! » Puis, se tournant vers le timonier, il lui cria avec force : « Toute barre tribord, et en avant ! »

« La frégate évolua de nouveau sur elle-même, livrant ses voiles au vent qui s'y engouffra avec des hurlements de joie ; elle bondit sur la vague et partit comme une flèche. Je courus à l'arrière et décrochai un fanal dont je projetai la lumière sur l'eau. A cinq ou six brasses à peine, le gabier dansait comme un totou dans un remous de lames qui le maintenaient par instants presque debout. Dès qu'il m'aperçut dans le foyer lumineux, je le vis se redresser des poignets sur son épave, fixer sur moi ses yeux grands ouverts et remuer les lèvres pour parler. Je me penchai en me couvrant l'oreille des deux mains, pour essayer d'entendre la dernière parole du pauvre matelot ; elle m'arriva forte et distincte, à travers le bruit de l'ouragan ; il criait : « Capitaine ! capitaine ! l'étai du mât de hune a cassé ! »

« Une énorme vague passa, nivela la surface de la mer, et je ne vis plus que le sillage blanc de la frégate, qui filait un train d'enfer ».

Quand le commandant eut fini son histoire, il se tut un moment ; ses gros sourcils gris se crispaient, les rides de son front se contractaient par saccades. Il but une large rasade de punch. « Et le nom de cette victime du devoir ? » lui demandai-je après quelques instants. Il leva les yeux au plafond et chercha d'un air un peu étonné. « Tiens, au fait, dit-il, je ne le sais plus ».

Vte E.-M. DE VOGUÉ.
(de l'Académie française.)

ÉTYMOLOGIES

BAIE DES HA ! HA !

La Grande Baie, connue sous le nom de Baie des Ha ! Ha ! est située dans le Saguenay. On dit qu'elle fut ainsi appelée parce que les premiers voyageurs qui remontèrent le Saguenay poussaient tous ce cri de surprise en découvrant la Grande-Baie.

MAINE

Les uns disent qu'il reçut son nom des Français, en 1638, en souvenir de la province française du Maine ; d'autres prétendent que Maine est un mot indien qui veut dire *terre principale*.

NEW-HAMPSHIRE

Le New-Hampshire reçut d'abord le nom de Laconia, qui, en 1629, fut changé en celui de New-Hampshire, parce que le capitaine J. Maron, à qui ce territoire fut concédé, était gouverneur du Hampshire, comté de l'Angleterre.

VERMONT

Le Vermont est traversé par les *Green Mountains*—Monts verts—d'où son nom.

HECTOR SERVADEC.

Le détroit de Behring.—Saisies de vaisseaux canadiens.—L'Alaska.—Le "Times" de Londres sur la question.—L'Exposition Universelle de Chicago en 1892.

Le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique septentrionale de l'Asie, menace d'amener des difficultés entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Divers bateaux canadiens ont été saisis par le croiseur américain qui fait la garde dans cette mer. Parmi les bateaux arrêtés on remarque le *Triumph* et le *Black Diamond*, saisis par le côté américain *Rush*. Ce dernier, après avoir enlevé la cargaison de phoques contenue dans ces deux bateaux, leur ordonna de se rendre à Anulaska pour y demeurer prisonniers. Au lieu de suivre ces ordres, les bateaux arrêtés se dirigèrent vers Victoria (Colombie Anglaise), où ils arrivèrent sans autres difficultés. Le *Rush* s'est rendu dernièrement à Anulaska et a été, dit-on, fort surpris de ne pas y trouver les vaisseaux saisis ni les hommes de son équipage qu'il avait descendus pour assurer la saisie.

Les difficultés présentes sont survenues à propos de la pêche aux phoques faite dans le détroit de Behring par des pêcheurs canadiens. Les Etats-Unis soutiennent qu'eux seuls ont droit d'y pêcher, parce que, disent-ils, le détroit de Behring est une mer fermée, et qu'en conséquence elle tombe sous la direction du gouvernement américain, étant comprise dans son territoire. Cette thèse est très facile à combattre pour quiconque se donne la peine de jeter un coup d'œil sur la carte.

L'Alaska, que le détroit de Behring arrose sur une grande partie de son territoire, fut acheté de la Russie pour \$7,500,000. La Russie, pendant tout le temps qu'elle eut l'Alaska en sa possession, n'entretint jamais les prétentions des Etats-Unis, et jamais elle ne mit d'obstacles à la libre navigation du détroit.

En 1870, une compagnie américaine fut formée et, moyennant une rente annuelle de \$317,000, elle obtint le monopole de la pêche aux phoques dans le détroit de Behring pour vingt années à partir de cette date ; elle s'engageait, de son côté, à ne pas prendre plus de 100,000 phoques par an. Cette concession finira en 1890.

Sous prétexte de protéger les intérêts de cette compagnie, le gouvernement américain ordonna de saisir tous les vaisseaux de pêche qui y seraient surpris. En conséquence, quelques vaisseaux anglais furent saisis dès 1886.

Le but visé par les Américains en créant des entraves aux bateaux canadiens faisant la pêche dans le détroit est celui-ci, suivant nous. Les Etats-Unis, chacun le sait, réclament pour les pêcheries de Terre-Neuve des privilèges plus grands que ceux auxquels ils ont droit par les traités. Ils s'agitent depuis plusieurs années pour forcer l'Angleterre à amender les traités à l'avantage du gouvernement de l'Union. Mais comme la Grande-Bretagne n'a jamais voulu se rendre à ce désir, les Américains espèrent lui forcer la main en mettant des obstacles à la pêche aux phoques dans le détroit de Behring.

L'Angleterre se soumettra-t-elle ? Nous ne le pensons pas. Si toutefois elle faisait mine, un jour, de céder aux menaces des Américains, le Canada — qui doit compter dans cette question, puisque c'est son bien qui est en jeu — devra s'y opposer par tous les moyens possibles.

Le *Times* de Londres, parlant sur la même question, disait dernièrement :

« Les saisies de la mer de Behring manquent étonnamment de sérieux. Il paraît qu'on veut éloigner les pêcheurs de Victoria en leur faisant peur par un semblant de saisie, mais sans pousser l'exécution jusqu'au bout. Les Américains semblent penser que cela ne provoquera pas de représailles ; mais ils n'ont pas le droit de pousser ce jeu-là jusqu'à des saisies et des visites illégales. Les Américains ne nous trouveront pas opposés à l'adoption de mesures pour empêcher l'anéantissement des phoques ; mais s'ils continuent à refuser toute discussion pour arriver à un règlement, nous serons obligés d'agir vigoureusement pour faire respecter notre pavillon. »

Chicago, la reine de l'Ouest américain, célébrera, en 1892, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique en tenant une exposition où tous les peuples de l'univers seront invités à venir exposer leurs produits. Des comités nombreux, composés des citoyens les plus riches, sont déjà formés ; chacun d'eux s'est mis activement au travail afin d'assurer le succès de l'exposition.

Chicago est très bien située pour tenir une exposition. Bâtie sur les bords du lac Michigan, son accès se trouve par ce fait très facile par voie fluviale ; de plus, elle est le centre de presque toutes les lignes de chemin de fer et de télégraphe de l'Ouest. Sa population est d'au-delà d'un demi-million, et les hôtels peuvent loger cent cinquante mille personnes.

Les étrangers qui se rendront à Chicago pourront, durant le trajet, contempler le magnifique paysage et les richesses agricoles de la plus importante partie des Etats-Unis. Ils pourront, de plus, constater de leurs yeux les prodiges accomplis dans ce coin de l'Amérique depuis cinquante ans.

Nous souhaitons de tout cœur plein succès à l'exposition de Chicago. Et notre souhait se réalisera certainement, car les hommes nommés pour diriger cette entreprise sont tout à fait aptes à cette besogne.

G. A. MUMFORD

Tout homme peut tomber dans l'erreur, mais il n'y a que l'insensé qui y persévère.—CICÉRON.

Il y a comparativement longtemps que je n'ai pas chroniqué, peut-être est-ce pour le mieux ?

Si je viens de nouveau fumer une bonne pipe, avec vous aimables lecteurs,— je ne dis pas *lectrices* intentionnellement, car elles n'aiment pas la fumée, les lectrices... c'est-à-dire les dames.—Si me voilà de nouveau en frais de prose, c'est— pour finir une longue phrase et une pas moins longue parenthèse— parce que j'éprouve le besoin de vous raconter *confidemment* les mésaventures qui me sont arrivées depuis la dernière fois que je vous ai *vus*.

Il n'est rien de plus doux au cœur de l'homme, il n'est rien qui lui donne plus de courage, que d'avoir une personne en qui il puisse s'épancher. Ça nous fait trouver moins lourd le fardeau de la vie, les velléités quotidiennes, les petits chagrins domestiques, enfin, tout ce qui de près comme de loin goûte l'amertume.

Une personne à qui nous pouvons sûrement raconter les petits déboires inhérents à notre existence sur cette terre, est un autre soi-même qui devient indispensable à celui qui en a déjà fait l'essai. En sommes-nous privés, qu'un vide se fait en nous. Une insouciance que nous ne pouvons vainement s'emparer de notre volonté et nous fait couler une existence sans but, où la routine devient chronique.

N'avez-vous pas été dans ce cas là ?

Eh bien ! si jamais cette maladie de l'esprit— car c'en est une— s'empare de vous sérieusement, faites en sorte de l'éconduire immédiatement, car l'hypochondrie prendra racine chez vous. Alors, ça ne sera plus temps d'administrer des stimulants à l'esprit.

Il faudra une promenade aux tropiques, une visite à l'exposition de Paris— qui ne durera pas toujours,— une *interview* avec le grand général Boulanger, ou bien encore, il vous faudra faire une excursion jusqu'aux antipodes comme gérant du cirque Barnum.

Mais je n'ai pas pris la plume pour faire des réflexions philosophiques. Il y a assez longtemps que la langue me tortille, il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé.

* *

Pour piquer au plus court, je vous dirai que j'ai fait de la— prenez vent— numismatographie.

C'est un grand mot, n'est-ce pas ? Un grand mot qui aurait dû me donner la chair de poule, un grand mot dont les syllabes prononcées clairement nous arrivent comme autant de bouchons par la tête. En décomposant ce monosyllabe, il y aurait de quoi faire une magnifique devinette. Avis aux amateurs.

Le mot m'avait paru si bizarre que le désir d'étudier cette science, car c'en est une dans son genre, m'a pris subrepticement sans crier : gare !

Je me suis d'abord procuré un exemplaire de l'*Atlas Numismatique* du Dr Jos. LeRoux, de Montréal, et me suis mis en chasse.

Sans réflexion, suivant le gré de mon caprice nouveau,— qui n'en a pas eu des caprices— je me mis à ramasser tous les vieux sous, toutes les vieilles monnaies que je pus trouver dans ma petite ville de Montmagny.

Dans ma passion ardente qui était l'effet d'un moment de caprice, je voulais que tous ceux chez qui j'allais eussent des vieux sous.

—Vous avez des vieux sous, un tel me l'a dit. Laissez-les moi voir seulement.

Je m'attirais les malédictions de tout le monde et je continuais quand même ma course échevelée après les vieux sous.

Après une quinzaine que j'employai presque exclusivement à la chasse aux vieux sous, je me vis possesseur d'une respectable collection de vieux sous rabougris, écornés, verdegriés.

Je les fourbis d'abord, je les classai ensuite et j'en fis une liste que j'envoyai à la *Scott Stamp & Coin Co.*, de New-York où j'espérais vendre ces bibelots à bonne composition.

Il me restait une parcelle de confiance en ces siffleurs d'Américains, et sur leur demande, j'expédiai ma collection à la *Scott Stamp & Coin Co.*, comptant sur l'intégrité de cette compagnie.

Savez-vous ce qu'on m'a dit ? Eh bien ! on m'a écrit que ma collection de sous ne valait pas un traitre sou, et si je voulais la ravoir, il me fallait leur envoyer cinquante centins.

Lorsque je reçus cette lettre, j'écumai de rage, et je jurai mes grands dieux de ne plus faire d'affaires à vue de nez avec ces diables d'Américains !

Aux messieurs de la *Scott Stamp & Coin Co.*, mes compliments !

Hier, encore, je ne jurais plus que par les vieux sous, aujourd'hui je peste contre eux.

J'ai fiché-là bien loin cette manie de collectionner des vieilles monnaies, et le temps que je consacrais à contenter mon caprice, je l'emploierai à venir jaser dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Raoul Renauld

Promenade à travers l'Exposition Universelle

La photographie.—A la bonne heure ! nous voici dans le royaume artistique de la lumière. La lumière se chargeant de dessiner elle-même ! Il n'est pas besoin de se connaître en chimie pour s'émerveiller devant les résultats. La beauté d'une épreuve frappe assez les yeux, même du profane qui ne s'inquiète guère de collodion ni de bromure, qui ne se doute seulement point des soins minutieux, des trouvailles savantes, des combinaisons qu'a exigées l'image qu'on lui montre. Ce qui aura le grand succès cette année auprès du public, ce sont les prodiges de la photographie instantanée.

A quelle distance nous a transportés l'espace d'un siècle ! Il y a juste cent ans, l'idée de fixer les images obtenues par la chambre noire tourmentait un physicien alors très célèbre, le professeur Charles, et l'insuccès faisait son désespoir. Bien d'autres, poursuivant comme lui ce qui semblait alors une chimère, n'arrivèrent aussi qu'au découragement. C'est seulement à 1824 que remontent les premiers essais de Nicéphore Niepce. Quelques traces de ces premiers essais figurent dans les pavillons rétrospectifs que nous avons parcourus ; c'est entre autres, une épreuve héliographique sur planche d'étain. Mais cela ne figurait pas à l'origine dans les expositions contemporaines ; on n'en trouve même pas trace dix ans après, dans les comptes rendus de 1834. La découverte n'avait fait aucune sensation. Elle n'en fit qu'en 1839, après la mort de Niepce, et quand Daguerre qui s'était associé à lui, eût ébruité les perfectionnements obtenus. Se souvient-on des *daguerréotypes*, ces portraits sur métal miroitant, qu'on était encore heureux d'avoir dans les familles ! Et quel temps il fallait pour la pose ! Voilà de quoi nous sommes loin maintenant !

La photographie qui rend tant de services à nos arts, à nos sciences, à nos industries ; la photographie que l'archéologue appelle à son aide pour la prompt reproduction des monuments les plus lointains et dont l'ethnographie se sert pour la comparaison des types humains, la photographie, qui va sur les cimes les plus élevées de nos montagnes, noter les phénomènes des glaciers, qui est allée sur les échafaudages aériens de la tour Eiffel surprendre au travail de hardis ouvriers ; la photographie est vraiment l'invention de notre siècle qui a fait le plus surprenant chemin et les plus rapides progrès. Gloire à elle ! Ceux qui prennent intérêt à ces perfectionnements incessants, en auront la preuve sous toutes les formes : photographie, phototypie, photochromie, photomicrographie.

La librairie et les arts qui s'y rattachent.—La librairie occupe de petites logettes uniformes où l'on pourra tranquillement examiner les livres, et son exposition se continue ensuite par une série de vitrines où la lumière abonde. La papeterie fait retour sur la galerie terminale, du côté de la Seine, livrant à nos études ses crayons, ses plumes métalliques, ses écritures et ses énormes registres.

L'enseignement.—Dans la galerie du 1er étage, qui longe le jardin, sont rangés les divers établissements d'instruction publique, primaire, secondaire, supérieur ; beaucoup de cartables, de livres, de

paperasses ; au centre : les découvertes dues aux missions scientifiques d'archéologie et les trouvailles faites au fond de la mer par les mémorables expéditions du *Talisman* et du *Travailleur*.

L'enseignement du dessin et des arts plastiques remplit tout le côté des tribunes qui atteint à cette galerie ; on y voit les travaux des élèves : écoles normales, instituteurs, collèges, écoles régionales ou provinciales ; c'est très souvent faible ; là cependant, quelques études ornementales sérieuses, venant de Marseille notamment et de Clermont-Ferrand.

Au rez-de-chaussée, cette exposition se complète dans la galerie terminale, du côté du parc américain ; on y a disposé les travaux des écoles d'apprentissage, des écoles professionnelles ou industrielles de France.

Pour la comparaison, on peut suivre, également au rez-de-chaussée, côté de l'allée étrangère, les sections analogues des Pays-Bas et de la Suisse. Tel est dans un sommaire aperçu, le contenu de ce palais qui forme une des parties les plus importantes de l'Exposition-Universelle.

P. Lonniec

NOTES HISTORIQUES

M. ROUER ROY a été nommé procureur de la ville de Montréal en novembre 1875. Il est entré en fonction le 1er janvier 1876. Son salaire était de \$5,000.

Le CANADA a 9,257,011 kilomètres carrés ; Inde et Ceylan, 2,423,564 ; Chine, 4,024,690 ; Australasie (Australie, Nouvelle-Zélande, Tasmanie, etc.) 7,985,783 ; Brésil, 8,337,218 ; États-Unis et Alaska, 9,210,409 ; Russie, 21,891,044.

Le CANADA MUSICAL reparait en mai 1875, après une suspension de huit ans, avec son même éditeur, M. A.-J. Boucher. Seize pages, format revue. Ce journal a cessé de paraître depuis longtemps.

L'UNION CATHOLIQUE avait pour président, en 1875, M. J.-R. Duchesneau ; Ch. Thibault, 1er vice-président ; A. de Bonpart, 2me vice-président ; J.-A. Beaudry, 1er secrétaire ; J. Desrosiers, 2me secrétaire ; L. Thomas, trésorier ; L. Lussier, ass.-trésorier ; O. Beauchemin, bibliothécaire ; C.-O. Caron, ass.-bibliothécaire.

L'ÉTENDUE du territoire canadien est près de trente fois plus grande que celle du Royaume-Uni. Il ne lui manque que 145,745 milles—à peu près l'étendue de l'Arthabaska—pour être aussi grande que l'Europe. Elle a 600,000 milles carrés de plus que l'Union américaine, moins l'Alaska ; enfin, si l'on joint l'Alaska aux États-Unis, on trouve que le Canada les dépasse encore de 18,000 milles carrés.

Le village Delisle (STE-CUNÉGONDE) fut érigé en municipalité scolaire sous ce nom le 11 juillet 1875, et séparé de Saint-Henri. Quelque temps après il fut érigé en paroisse canonique sous le patronage de sainte Cunégonde, seul nom qu'il a conservé. Son territoire est borné au sud par le canal Lachine, à l'est par les limites de Montréal, au nord par la rue Dorchester, à l'ouest par une ligne partant du canal Lachine en passant par la rue Atwater et se prolongeant jusqu'à la rue Dorchester.

RÉSIDENCE DE M. D. GIROUARD

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui une vue de la magnifique résidence de campagne de M. D. Girouard, C.R. M.P., située à Dorval, près Montréal.

Une partie de cette bâtisse a été construite il y a près de quatre-vingts ans, et fut restaurée en 1880, par le propriétaire actuel.

Elle est entourée d'un parc rempli d'arbres magnifiques.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE a eu lieu le 5 octobre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	28,570	...	\$50.00
2e prix	No.	26,355	...	25.00
3e prix	No.	27,299	...	15.00
4e prix	No.	7,498	...	10.00
5e prix	No.	31,532	...	5.00
6e prix	No.	15,273	...	4.00
7e prix	No.	20,421	...	3.00
8e prix	No.	30,807	...	2.00

Les numeros suivants ont gagné une piastre chacun :

919	7,240	11,283	16,902	19,783	27,029
1,458	7,443	11,645	17,020	19,976	27,198
1,666	7,563	12,017	17,060	19,980	27,215
2,058	7,997	12,804	17,383	20,418	27,901
2,644	8,022	12,866	17,873	21,850	28,241
2,775	8,293	13,474	17,930	22,269	28,786
3,269	8,308	14,021	18,659	22,948	29,343
3,319	8,772	14,716	18,741	24,267	29,540
4,919	9,164	15,484	18,897	24,302	29,591
5,220	9,374	15,505	19,001	24,365	29,788
6,403	9,767	16,059	19,004	24,785	30,070
6,479	9,817	16,232	19,053	25,619	30,320
6,575	9,847	16,566	19,540	26,024	31,378
6,587	9,961	16,581	19,631	26,344	31,887
7,177	10,486				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de septembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Biscuits à la crème fouettée.—Masquez le fond d'un plat à tarte avec une couche de gelée de framboises, une couche de biscuits à la cuillère, imbibés à mesure avec un peu de rhum. Autre couche de gelée, biscuits imbibés, troisième couche, et recouvrez avec une épaisse couche de crème fouettée et sucrée. Servez sans sortir du moule.

Carpe à la bière.—Coupez en morceaux une belle carpe ; mettez les morceaux dans une casserole avec du sel, du poivre, deux oignons et une bouteille de bière. Il faut que le poisson baigne dans la sauce. Mettez la casserole sur un grand feu ; faites réduire votre sauce pour qu'il n'en reste à peu près qu'un verre, puis servez votre carpe avec son bouillon sans le lier.

Potage princesse.—Dans un bon consommé, mettez du tapioca ; lorsqu'il est convenablement cuit, délayez six ou huit jaunes d'œufs bien frais, avec le même nombre de cuillerées de crème fraîche. Versez cette liaison dans le tapioca bouillant, en tournant avec une spatule de bois, sans remettre le potage sur le feu. Versez dans la soupière. Potage nutritif, facile à digérer et d'un goût exquis.

Matelote d'oignons.—Eplucher de gros oignons, les faire blanchir, les bien égoutter et les poser dans le fond d'une casserole avec bouquet, sel, poivre, beurre frais. On fait alors un roux avec quelque peu d'oignons haché ; ajouter du vin rouge ; quand la sauce est bien faite et liée, la passer au-dessus des oignons qu'on achève de faire cuire à feu doux dans cette sauce. A la fin y ajouter un peu de vinaigre ; on dresse alors les oignons sur le plat garni de croûtes grillées ; verser dessus la sauce qui doit être un peu épaisse, et servir.



—Mais, pourquoi obliger votre femme à porter encore ces énormes et lourds chapeaux qui ne sont plus de mode ?
—Ça lui est indispensable, chère madame, si vous saviez comme elle a la tête légère !

Un bourgeois de Paris prend à son service un jeune paysan qui jamais n'avait quitté sa chaumière ; il promet à ce domestique inexpérimenté 300 francs de gages, ajoutant qu'il l'habillerait. La journée se passe. Le lendemain matin le maître sonne. Personne ne vient. Il carillonne, son domestique ne paraît pas. Enfin, impatienté, il court à la chambre du valet qu'il trouve au lit, et qui répond aux reproches par ces mots :
—Ne m'aviez-vous pas promis, monsieur, que vous m'habilleriez ; je vous attendais.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"
Du 19 septembre 1889

Berceuse (Tante Nicole).—Promenade de deux enfants à l'Exposition (Maurice).—Le Tueur de Daims (Meryem Cecyl).—Jeux de Salon (Albert de Proville).—Les Idées de Mimi Fanfan (G. d'Arcelas).—Concours d'ouvrage à l'aiguille.—Tirelire aux Devinettes.
Illustrations par Durster, Mes, E. Zier, F. Laille, P. Jazet, Gaillard, etc., etc.
Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.
Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 529.—LA CLEF DE LA SCIENCE
Pourquoi l'aigle peut-il regarder le soleil en face ?

No 530.—ENIGME
Six pieds, dans l'air que je fonds
Je passe sous mes plumes blanches,
Faisant le chagrin des enfants
Quand je me cache dans les branches.

Avec même pieds, même nom.
On m'attache aux robes coquettes,
Soit que d'étoffe de linon
Ou de brocart elles soient faites.

No 531.—CHARADE
Mon premier est un vase où l'on met mon [second].
Mon tout se plante en terre et d'ordinaire est [rond].

SOLUTIONS

No 527.—Le mot est : Pensée.
No 528.—Le mot est : Garde-Robe.

ONT DEVINE :

Mlle Rhea Bédard, Ottawa ; Mlle Eva Evanturel, Québec ; C. N. Dupont, Trois-Rivières ; Mlle Exdina Clément, Montréal

AVIS AU MERE.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL
Ses lun hs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

10138



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

GRANDE VENTE DE
SERVICES A DINER
CETTE SEMAINE

18 Nouveaux Patrons

A être assortis au goût de l'acheteur

SERVICES COMBINAISON

Depuis 64 à 125 morceaux, valant de \$5.50 à \$12

TOUS NOS PRIX SONT REDUITS

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

28, RUE ST-JACQUES, MONTREAL



La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSER



182, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catharre
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Laquetière, Montréal — 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
" — boîte..... 50

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiez par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.